

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

# Comment Elles Aiment

C'était le 1er novembre 1878. L'exposition universelle de Paris était clôturée, et Rodolphe Welti se préparait à retourner chez lui en Suisse, après avoir passé une quinzaine de beau soleil aux bords de la Seine. Il s'était donné pour prétexte de son voyage la visite au grand bazar du Champ de Mars, mais en réalité l'étude d'exposition. d'autant plus intéressante pour lui qu'il était ingénieur, ne l'avait occupé qu'accessoirement et il avait surtout employé son temps à Paris à se promener dans les rues, à faire des excursions aux environs, à parcourir les musées, en un mot à accomplir d'interminables pèlerinages à tous les lieux qui, un quart de siècle auparavant, avaient, durant trois ans, été le théâtre de sa vie d'étudiant et dont l'image se trouvait dans tait avec le projet d'y revenir bientôt et ses plus chers souvenirs de jeunesse.

Un quart de siècle! Presque toute une vie. Et depuis cette époque éloignée, il n'avait pas revu Paris. Quand il l'avait quitté, c'était souvent. Mais, comme il arrivait toujours, les événements moroses s'étaient opposés à ce dessein. Il avait été retenu par les chaînes du devoir et ce n'était qu'en imagination qu'il avait pu se permettre les pérégrinations au bel horizon bleu si attirant et si lointain.

Quand on va pour la première fois à Rome, on jette une pièce de monnaie dans la Fontana Trevi pour être sûr de revoir encore la ville éternelle. A Paris on n'a pas besoin de recourir à ces pratiques superstitieuses. Son charme mystérieux agit sans qu'il soit nécessaire de donner un gage; il séduit et entraîne l'absent qui n'a plus de repos qu'il n'y soit revenu. Mais pourquoi n'attribuer ce pouvoir magique qu'à Paris seul? Il est partout où nous avons été jeunes, où nous avons rêvé, aimé, souffert. Pour chacun de ces endroits nous ressentons la tendresse du laboureur pour le champ à qui il a confié la semence. Nous avons le désir de nous assurer si nous rencontrerons encore les traces de notre passage, et nous sommes surpris de découvrir que partout où nous avons semé notre jeunesse, le meilleur de nous-mêmes, une riche moisson de souvenirs a levé, invisible pour les autres, mais réellement saisissable pour nous.

Chaque année Rodolphe avait fait son plan de voyage à Paris, et chaque année il avait dû en ajourner l'exécution à la suivante. Il commençait déjà à s'accoutumer peu à peu à sa résignation, lorsque l'exposition universelle de 1878 vint lui offrir le

motif apparent de réaliser une envie si longtemps caressée.

Les semaines de vacances, attendues et espérées depuis tant d'années, avaient fui rapidement comme un songe et il s'agissait maintenant de reprendre le joug quotidien du travail professionnel. Sa dernière journée de séjour à Paris tombait à la Toussaint. Rodolphe la consacra comme la plupart des Parisiens à visiter les cimetières. Il passa les premières heures de l'après-midi au Père-Lachaise, où, à côté de tombes déjà connues du temps qu'il était étudiant, il découvrit de nouveaux monuments: ceux de Musset, de Rossini, de Michelet, de Regnault, de la comtesse d'Agoult et d'autres célébrités. Il les considéra avec un vif intérêt et se rendit ensuite au cimetière Montmartre, où il voulait se contenter de déposer une couronne d'immortelles sur le tombeau de Henri-Heine. Mais, une fois arrivé, il ne put s'en aller sans avoir ici également fait quelques détours.

Il flânait lentement par les allées, où entre les pierres tombales et les croix de fer insignifiantes, s'élevaient, à de courtes distances, de pompeux ouvrages commémoratifs portant sur leur fronton quelque nom superbe qui n'a que rarement le privilège d'attirer l'attention du promeneur, tous n'offrant en règle générale que le témoignage monumental de la vanité d'outre-tombe des pauvres mortels obscurs, dont ils logent la cendre.

Les tombes étaient diversement parées pour le grand jour des morts. Dans les espaces étroits, tout autour, on avait répandu du gravier jaune tout frais et du sable fin; des pots de fleurs toutes fleuries ornaient les pierres funéraires et le pied des croix au bras desquels étaient suspendues des couronnes de pervenches, d'immortelles jaunes et rouges, et aussi ces imitations denuées de tout goût, en plâtre pleint, en verroterie, qui ont des inscriptions affectées et déshonorent l'industrie parisienne. A côté de ces tombes où l'on reconnaissait la sollicitude d'une main tendre et dont les morts étaient encore attachés, invisiblement, par les liens de l'amour à des êtres vivants respirant au chaud soleil, il y avait aussi... le grand nombre des tombes abandonnées, négligées, où pourrissait le feuillage délavé par la pluie des vieilles couronnes artificielles, où l'herbe et la mousse croissaient impunément avec luxuriance et où reposaient des ignorés que personne ne pleure plus et dont personne, sur cette terre où nous sommes, n'a gardé la mémoire. Comme on est vite

oublié à Paris! Comme l'océan de la capitale du monde engloutit non-seulement un homme, mais sa famille, ses amis, ses connaissances, jusqu'à son souvenir! Rodolphe sentit un frisson lui courir dans le dos, en se plongeant dans cette sombre pensée: vivre en étranger à Paris et y mourir en étranger!

Tandis qu'il suivait sans but le flot des gens qui l'entraînait, il se trouva tout à coup dans un étroit chemin latéral devant une tombe autour de laquelle il y avait une affluence particulière. Plusieurs rangées de personnes, la plupart des ouvriers avec leurs femmes, se tenaient là debout, ceux qui étaient derrière avançant la tête par dessus les épaules des autres qui les précédaient, les nouveaux arrivants poussant avec impatience ceux qui avaient pris place avant eux et qui, captivés par un spectacle poignant, semblaient avoir pris racine, tant ils demeuraient immobiles, et n'avaient pas l'air de vouloir aller plus loin. Cependant il régnait dans tout ce groupe un ensemble solennel et grave comme on n'en voit pas souvent parmi les fidèles, même dans une église. Rodolphe, cédant à la curiosité, se fraya un passage jusqu'au premier rang et se vit soudain devant la tombe de Baudin, ce républicain, représentant du peuple, qui, le 3 décembre 1850, fut fusillé dans les rues de Paris par des soldats ivres au moment où, ceint de l'écharpe tricolore, insigne des membres de l'Assemblée nationale, il protestait du haut d'une barricade contre le coup d'état de Bonaparte. Un fait connu se rattache à la mort de ce héros. A l'instant où, entouré de quelques amis partageant ses opinions, il allait monter sur la barricade, des ouvriers qui passaient l'interpellèrent en le raillant:

—Eh! va donc, vingt-cinq francs!

C'était le sobriquet donné alors par le peuple, systématiquement excité contre l'Assemblée, aux députés, par allusion au chiffre quotidien de leur traitement. Baudin répondit avec calme:

—Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs!

Et quelques minutes après, il tombait sous les balles de la soldatesque.

Rodolphe éprouva, en contemplant le monument, l'impression qu'il produit sur chaque spectateur. Sur un soubassement en pierre rectangulaire, la statue de Baudin, en bronze, de grandeur naturelle, est couchée, drapée jusqu'à la poitrine dans un manteau. La main gauche pend inerte, la droite saisit avec une crispation nerveuse la table symbolique de la loi traitreusement

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à **L'Ami du Lecteur**. Le prix de l'abonnement n'est que de **25 cents** pour toutes places au Canada et aux Etats-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 191.